
L e grand chassé-croisé

[...] Le dîner est servi à partir de vingt heures. Les bateaux appareillent à dix-huit. Nous voguons environ une heure. Vers le large. Vers le sud. Chacun est sur le pont. À la proue. Les premiers qui les aperçoivent avertissent les autres. Nous sommes excités. C'est le meilleur moment de la journée. Une barque, deux, parfois trois ou quatre. Grandes et artisanales. Longues et qui peuvent accueillir une dizaine de personnes. Sauf qu'elles en contiennent le triple. Elles débordent. Des canots pneumatiques parfois. Des enfants, des hommes, des femmes, debout les uns contre les autres. Noirs. Serrés. Tellement serrés. Tellement noirs. Des vieillards aussi. Noirs également. Et chaque barque à ras de l'eau. À deux doigts de couler sous leur poids. Ils nous voient. Agitent leurs bras pour nous appeler. Nous aussi nous agitions les bras. Nous nous approchons des barques. Nos bateaux tournent autour d'elles. De plus en plus vite. Créant d'immenses vagues qui les font balloter et finissent par les renverser. Nous faisons houra quand elles chavirent. Nous regardons les corps dans l'eau. Certains coulent immédiatement. D'autres nagent. Ceux qui nagent finissent par couler aussi. Leur agonie est plus longue. Ce ne sont pas les plus chanceux. Nous lançons des paris. Bientôt il ne reste plus personne. Nous gagnons à chaque fois. Ce n'est pas drôle au fond mais cela nous divertit. La mer est de nouveau lisse et tranquille. Sublime. Le soleil s'y fond avec lenteur. Nous rentrons. L'air du large nous a fatigués. Nous parlons peu. Nous sommes pensifs. Mais à quoi pensons-nous. Il est temps de prendre l'apéritif. Suivra le dîner. Chaque jour est identique. Les vacances sont monotones. Mais ce sont les vacances.

Philippe Claudel (2017), *Inhumains*, Stock, Paris, p. 27-28.

(éd. de réf. Le livre de Poche)